

TEXTYLES

Textyles

Revue des lettres belges de langue française

5 | 1988

Lectures de Paul Willems

Un éloge et l'heure où il vient

Lucien Noullez



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/textyles/1729>

DOI : 10.4000/textyles.1729

ISSN : 2295-2667

Éditeur

Le Cri

Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 1988

Pagination : 193-195

ISSN : 0776-0116

Référence électronique

Lucien Noullez, « Un éloge et l'heure où il vient », *Textyles* [En ligne], 5 | 1988, mis en ligne le 04 octobre 2012, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/textyles/1729> ; DOI : 10.4000/textyles.1729

Tous droits réservés

UN ÉLOGE ET L'HEURE OÙ IL VIENT

Guy GOFFETTE, *Eloge pour une cuisine de province*, poèmes, postface de Jacques Borel, Seyssel, Champ Vallon, 1988, 171 p.

La Parole a, dit-on, planté sa tente parmi nous. La *Nomadie*¹ de Guy Goffette s'y est abritée et, depuis, le poète n'a de cesse. Editeur-typographe, animateur de la splendide revue *Triangle*, Goffette vient de recevoir le Prix Triennal de Littérature. On s'étonne d'en entendre parler si peu.

En matière de poésie, le silence des critiques correspond, il est vrai, à l'hermétisme de bien des œuvres. Le procès de cette complexité fut souvent instruit, pas toujours avec la meilleure foi, et généralement sans vouloir comprendre la sincérité de textures poétiques dont l'apparition, aux frontières de l'inouï et de l'improbable, désignait l'égarement d'une culture en perte de confiance. La poésie a donc connu sa traversée du désert ; on l'a reproché aux poètes, c'était aussi vain que de leur reprocher d'être nés dans ce siècle. Mieux valait observer ces plaquettes innombrables et indéchiffrables, entendre le cri qu'elles poussaient entre les lignes, se laisser quelquefois toucher par leur mystère. Mieux valait traverser. Attendre. Le temps viendrait où des poètes dresseraient encore la tente pour reprendre souffle et langage. Le temps viendrait où, à l'écart des modes, mais loin aussi de tout académisme, loin des villes, peut-être dans une cuisine de province, une poésie allierait la fête de vivre au chagrin d'exister.

¹ *Nomadie*, Paris, Saint-Germain-des-Prés, 1979.

C'était l'espérance des lecteurs de Goffette, espérance qui trouve, dans ce dernier livre, une manière d'accomplissement.

Goffette n'est assurément pas le seul poète de sa génération à renouer avec « la parole perdue ». Mais il est à nos yeux le seul de cette envergure qui n'exige de son lecteur aucune propédeutique. Le seul ou l'un des seuls à nous toucher sans faire le détour de l'Orient, des Initiations ou des Mystères. Son inspiration, il la prend dans le terreau commun de ce qui fait notre culture, et, renvoyant dos à dos ceux qui s'esquintaient, hier encore, à opposer la culture de masse à la Tradition, Goffette puise les mots de son poème tant chez les peintres et les poètes qui l'ont précédé que dans le bourdonnement du transistor familial. En cela, d'abord, il nous touche : parce que sa poésie dit mieux qu'aucune autre la culture mouvante, insaisissable, fragmentée, et par là inaccessible et mélancolique, de notre temps.

Puis, Goffette parle et, parlant, il se place dans un discours articulé, syntaxiquement propre, lexicalement abordable ; non qu'il évacue le mystère, il en chante plutôt les charmes ou les déchirures, grâce à la richesse et à la nouveauté de ses images :

*Avec les rares oiseaux qui rentrent de vacance
Les moteurs remettent leur opus bucolique
sur la platine des jours qui tournent au ralenti (p.52).*

Ou, pour ouvrir un poème intitulé « Dimanche » :

*La cloche du beurrier ancien sous le soleil d'octobre
est une église oubliée sur la table des hommes.*

Ensuite, Guy Goffette, parlant de la femme, de l'amour, de l'enfance, ou redisant le mythe d'Icare de cent belles et brèves façons, se met ouvertement dans le sillage des confrères aimés et admirés : Umberto Saba (qu'il a édité), Pessoa, Hölderlin ... et Frénaud ! Certes, parmi les aînés, il peut nommer, sans jamais le plagier, l'auteur de *Haeres* ; c'est qu'ils ont en commun l'amour du langage ordinaire, le sens de l'image éblouie, le goût, pas toujours sacrilège, de tutoyer le sacré. S'il manque encore à Goffette un rien de truculence et quelques affinités gauloises, les deux poètes peuvent, par-delà les générations, se passer le flambeau d'une poésie ouverte, libre, questionneuse, en un mot d'une poésie *proche*.

C'est de cette écriture que la brillante postface de Jacques Borel fait à son tour l'éloge. Ce commentaire inaugure en quelque sorte l'étude de l'œuvre et, à ce titre, il en situe parfaitement l'enjeu. On peut ne pas trouver à son goût la phrase inutilement complexe de Jacques Borel ; il n'en reste pas moins vrai que, invoquant les témoignages de Rilke, de Borges, de Jammes, de Claudel, de Villon et même de Jacques Réda à propos du Poème, le critique prend ici un parti courageux contre les « rhéteurs ». Il nomme « poétique de la simplicité » le mouvement même de Goffette, qu'il illustre de remarques pertinentes sur le vocabulaire. Il éclaire aussi le terme de « dilectures », cher au poète qui rend hommage à tel ou tel : Dickinson, Leopardi, Hölderlin. Le temps n'est donc plus à l'aphasie poétique. Plutôt à la prise en compte de notre commune expérience, et à son déplacement, par le truchement du poème, dans les zones toujours neuves de la sensibilité et de la ferveur. C'est ce qui fait l'intérêt de ce recueil longuement mûri, intelligemment composé : la première œuvre de synthèse d'un poète déjà important.

Lucien Noullez
Indications, Bruxelles